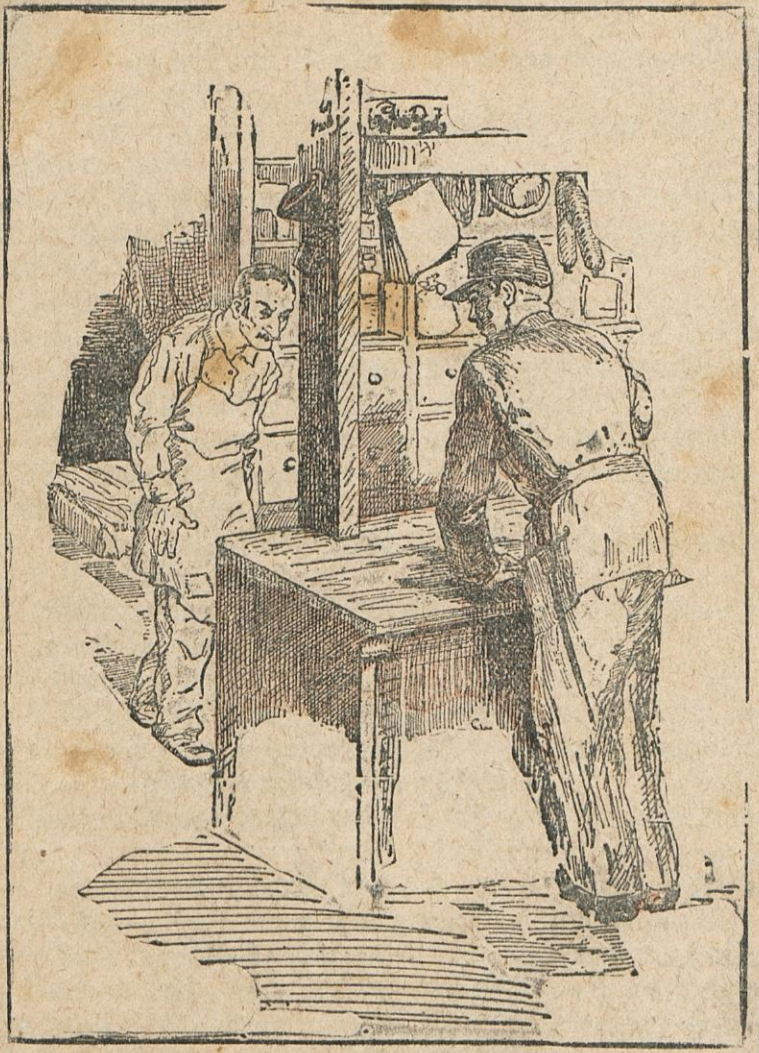
N° 51. Prix : 1 fr. 20.
Belgique : 1 fr. 50



— Bonjour Luders, quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous ? (Page 1513).

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Lucie avait grand peine à refouler les larmes qui lui montaient dans les yeux.

Quand elle eut fini de lire, elle laissa échapper un profond soupir et s'exclama :

— C'est vraiment terrible de penser à tout ce que mon pauvre mari doit souffrir

— Oui, dit Monsieur Tuléen avec un air apitoyé. Je voudrais bien pouvoir lui venir en aide, faire quelque chose pour lui...

Il se tût un instant, puis il dit :

— Vous pourriez peut être essayer de tirer parti des relations que vous avez avec des personnes influentes pour faire améliorer le sort de votre époux...

— Qui voulez-vous dire, Monsieur Tuléen ? s'exclama Lucie avec étonnement. Qui seraient ces personnes influentes auxquelles vous faites allusion ?

— Mais... Le commandant du Paty, par exemple... N'est-il pas votre ami ?

— Mon ami, lui ?... Oh, non !... Bien au contraire ! Il est mon pire ennemi !

— Cela me paraît impossible, Madame...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur Tuléen.. Je ne peux pas m'expliquer pourquoi vous vous imaginez que le commandant du Paty est mon ami....

Tuléen hésitait à répondre et il avait l'air tout confus.

— Je suis convaincue, Monsieur le directeur, insista Lucie, — de ce que vous devez avoir des raisons particulières pour avoir cru à cette amitié qui n'a jamais existé.

— Dans ce cas, Madame, permettez-moi de vous dire que je trouve bien étonnant que votre portrait se trouve sur la table du commandant.

A ces mots, la jeune femme sursauta.

— Mon portrait sur la table du commandant du Paty s'exclama-t-elle Cela est impossible, Monsieur Tuléen ! Vous devez sûrement vous tromper.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Non, Madame. J'en suis absolument certain... Je vous assure qu'il m'est pénible de vous parler de cela puisque cela parait tant vous déplaire, mais il n'en est pas moins vrai que j'ai vu de mes propres yeux votre portrait sur la table du commandant... J'ai eu l'occasion d'aller le voir il y a quelques temps pour des raisons professionnelles... J'ai eu une longue conversation avec lui et, pendant tout le temps qu'à durée cette entrevue, j'étais assis juste en face de ce portrait... Il n'est donc pas possible que j'aie fait erreur...

— Mais êtes-vous bien certain que c'était réellement mon portrait à moi ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'une ressemblance fortuite ?

— Non, Madame parce que, pour vous dire, le commandant du Paty ayant remarqué que je regardais ce portrait m'a parlé de vous en termes qui m'ont donné à supposer que des relations d'amitié intime devaient exister entre vous et lui....

Stupéfaite, Lucie réfléchissait, se demandant avec perplexité ce que pouvait bien signifier tout cela.

Tout-à-coup, elle se souvint de ce que la femme de chambre lui avait dit un jour qu'une photographie qui se trouvait sur la cheminée du salon avait disparu. Comme il s'agissait d'un objet sans valeur, elle n'y avait pas attaché d'importance sur le moment, supposant que c'étaient les enfants qui avaient pris cette photographie pour jouer et l'avaient cachée dans quelque coin.

— La seule chose que je puisse conclure de ce que vous venez de me dire, Monsieur Tuléen, dit elle finalement, c'est que le commandant du Paty se sera emparé de ce portrait à mon insu...

Puis, elle raconta au directeur l'aventure de sa petite fille qui était tombée dans une rivière du Bois de Boulogne et qui avait été sauvée par le commandant qui avait profité de cette occasion pour venir chez elle.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Tuléen avait écouté avec grande attention.

— Il me semble que le commandant du Paty n'est qu'une canaille ! murmura-t-il.

— Il l'est ! affirma la jeune femme.

— Mais vous ne devriez pas lui permettre d'agir de cette façon. Songez que des collègues de votre mari se rendent souvent dans son bureau et que du Paty doit leur parler de vous comme il m'a parlé à moi... Cela pourrait donner lieu à des calomnies que vous ne méritez certainement pas. Et même peut être susciter un scandale.

— De quelle façon ?

— A en juger parce que vous venez de me dire, cet homme doit être capable de n'importe quelle canaillerie.

— Je me trouve dans une situation terriblement difficile, parce que je crains de m'attirer la colère de ce personnage qui pourrait se venger en faisant augmenter les souffrance de mon pauvre mari.

— Alors, je ne peux pas vous donner de conseils, mais je suis bien chagriné de voir à quel point le destin vous persécute.

Ce disant, Monsieur Tuléen tendit la main à Lucie qui prit congé de lui et sortit

La satisfaction qu'elle avait eu en recevant des nouvelles d'Alfred avait été complètement gâtée parce que le directeur venait de lui dire au sujet du commandant du Paty.

———:-o-:-o-:———

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Chapitre CCXXIV.

EN AVANT !

Les premiers rayons du soleil levant avaient commencé de filtrer à travers le feuillage des arbres et de se refléter dans l'eau trouble et glauque qui, par endroits apparaissait entre les hautes herbes du marécage.

Des myriades de moustiques voltigeaient dans l'air, s'attaquant férocement aux deux légionnaires et augmentant leurs souffrances.

Fatigué d'être resté si longtemps dans la même position, Luders se laissa glisser à bas de l'arbre et se laissa tomber dans le marécage où il s'enfonça jusqu'aux genoux.

— Aide-moi à descendre aussi, lui dit Haug en lui tendant les mains . Je n'en peux plus.

— Comment va ton pied ? Est-ce que tu souffres encore ?

— Non, mais j'éprouve une sensation étrange, comme si ma jambe était paralysée.

A grand peine, Luders parvint à se soulever un peu.

— Laisse-moi examiner ton pied, dit-il.

Mais quand il tenta d'enlever la chaussure de son camarade, ce dernier se mit à pousser des cris de douleur.

— Si ça te fait tellement mal, je vais couper le cuir, dit Luders.

— Non laisse... C'est inutile.

— Pas du tout..... Il faut absolument enlever la chaussure.

Ce disant il prit son couteau et délivra le pied de son compagnon.

Le membre était très enflé et quand Luders tenta de faire jouer les articulations, Haug se mit à crier de nouveau.

— Tu n'as pourtant pas le pied cassé ni même foulé, lui dit son compagnon après un examen attentif. Tu te seras probablement déchiré un tendon, ce qui est très douloureux, mais sans gravité... Je vais déchirer ma chemise pour t'en faire des bandages, car il est indispensable que tu puisse marcher.

— Marcher ? Non... Ce serait tout-à-fait impossible. Il vaut mieux que tu me laisse ici.

— Ne dis pas de bêtises. Il faut absolument que nous nous éloignions au plus vite.

Ce disant, Luders enleva sa veste et sa chemise qu'il coupa en lanières avec son couteau de façon à en faire de longues bandes dont il entortilla le pied de Haug.

— Maintenant, tu vas sûrement pouvoir marcher, lui dit-il. L'humidité d u marécage rafraîchira ton pied et ça te fera du bien.

— Et où irons-nous ?

— Tout droit devant nous... Nous périrons peut-être en route mais cela vaut encore mieux que d'être envoyés au bagne.

Puis Luders aida son compagnon à descendre de l'arbre et celui-ci essaya de faire quelques pas.

— Comment cela va-t-il ? demanda Luders ?

— Un peu mieux...

— Eh bien, en route.

Les deux hommes commencèrent de s'avancer péniblement à travers l'eau et la boue du marécage s'accrochant aux lianes pour éviter de s'enliser, ce qui pouvait quand même leur arriver d'un moment à l'autre, malgré les précautions qu'ils prenaient, car ils n'avaient aucun moyen de pouvoir évaluer la profondeur de l'eau ou de la vase où ils s'engageaient, le tout étant uniformément recouvert des mêmes herbes. Par endroits, le développement de la végétation était tellement intense qu'ils devaient se frayer un passage avec leurs couteaux à travers les rideaux de lianes qui leur barraient le chemin.

Au bout d'une heure, Haug, qui se sentait complètement épuisé, s'appuya contre le tronc d'un palmier et déclara :

— J'y renonce, Luders. Je n'en peux plus. Je préfère crever ici ! Laisse-moi seul.

Luders demeura un instant indécis, puis il répondit :

— Bien..... Puisque tu le veux, je vais te laisser ici... Mais dis-moi ce que je devrai dire à ta mère quand je la reverrai.

Cette allusion à sa maman suffit pour rendre à Haug le courage qu'il avait perdu, et malgré la douleur qu'il éprouvait, il fit un effort surhumain et se remit à marcher en s'appuyant au bras de son compagnon.

Ils cheminèrent ainsi pendant une heure encore.

Le soleil devenait de plus en plus ardent et l'air de plus en plus lourd. La vase du marécage, tout imprégnée de miasmes délétères, dégageait une odeur suffocante et pestilentielle, ainsi que des nuées de vapeurs blanchâtres que la chaleur faisait monter et qui s'accumulaient sous le feuillage des arbres, véhiculant des milliards de dangereux microbes. En outre, les moustiques ne cessaient de harceler les deux malheureux fugitifs, leur causant d'horribles démangeaisons et ne leur laissant pas un instant de répit.

— Sales bêtes ! gronda Luders. Essayons de fumer, ça les éloignera peut-être.

Ce disant, il tira de sa poche un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes. Mais les allumettes, détériorées par l'humidité, refusèrent obstinément de prendre feu et les deux hommes durent renoncer à fumer.

Haug était très déprimé, mais il semblait que rien ne pouvait diminuer l'indomptable courage de Luders qui allait bravement au devant des plus terribles difficultés, sans jamais perdre son courage.

Il s'enfonçaient de plus en plus dans le marécage et à un certain moment, ils eurent de l'eau jusqu'aux épaules. Ils se croyaient déjà sur le point de se noyer car il leur semblait qu'ils allaient perdre pied complètement. Mais un heureux hasard voulut qu'ils retrouvassent aussitôt après un terrain beaucoup plus ferme.

— Nous l'avons échappé belle ! dit Luders. J'ai bien crû que notre dernière heure avait sonné !

Ils se reposèrent un moment, puis ils se mirent en route.

Après qu'ils eurent parcouru encore quelques centaines de mètres, ils se trouvèrent tout-à-coup sur un terrain complètement sec.

— Maintenant, je crois que nous sommes sauvés, du moins pour le moment, dit encore le fiancé de Leni. Le fleuve ne doit pas être bien loin et je voudrais le rejoindre... Attends-moi ici, je vais aller faire un tour dans les environs pour voir si je peux m'orienter...

Mais cette fois, ce fut Haug qui refusa.

— Non, fit-il énergiquement. Tu n'as pas voulu m'abandonner dans le marécage et je ne te permettrai pas d'affronter un danger sans moi...

Luders n'insita pas et tous deux reprirent leur chemin.

***

Quand ils atteignirent finalement la rive du fleuve ils étaient anéantis de fatigue. Ils commencèrent par se désaltérer longuement, car ils mouraient de soif et il était évident que boire l'eau du marécage aurait été commettre un véritable suicide.

Ensuite, Luders se mit à faire des compresses d'eau froide autour du pied de son camarade.

— Je crois que le mieux que nous puissions faire maintenant serait de traverser le fleuve, dit-il ensuite. Il doit y avoir un campement d'Indiens sur l'autre rive ; nous devons tâcher de le trouver... Nous allons construire un radeau avec des branchages et nous nous transporterons sur l'autre rive.

— Tu as raison, répondit Haug. Et quand allons-nous tenter cette traversée ?

— Ce soir même, dit Luders, — dès que la nuit sera tombée.....

———:-o-:———

Chapitre CCXXV.

UNE JUSTE INDIGNATION

Lucie était indignée de la façon dont le commandant du Paty se comportait à son égard.

C'était une honte et elle se demandait si elle ne devait pas le dénonçer à ses supérieurs.

Elle aurait voulu en parler à Mathieu et lui demander de se charger de cette question. Mais malheureusement, son beau-frère s'était absenté pour quelques jours. Il s'était rendu en Alsace pour ses affaires et ne devait revenir à Paris que la semaine suivante.

Fallait-il attendre son retour ?

Ce serait peut-être dangereux, car du Paty allait sûrement continuer ses calomnies et, comme l'avait dit Monsieur Tuléen, cela pouvait susciter un scandale d'un moment à l'autre.

Il fallait absolument trouver un moyen de contraindre le misérable à changer sa façon d'agir et la jeune femme décida de se rendre elle-même chez lui.

En la voyant entrer dans son salon, du Paty demeura un instant stupéfait, comme s'il n'avait pu en croire ses yeux.

— Excusez-moi, commandant, lui dit Lucie. Mais il faut que je vous parle.....

— Je suis à votre disposition, chère Madame, répondit le misérable. En quoi puis-je vous être utile ?

Puis il fit mine de l'aider à se débarrasser de son manteau, mais la jeune femme se recula vivement et lui dit qu'elle n'avait pas l'intention de rester plus de quelques minutes .

— Ne voulez-vous pas prendre une tasse de thé ?

— Non, merci, répondit Lucie sèchement

Tous deux se fixèrent un moment dans le blanc des yeux, comme deux adversaires qui se mesurent du regard.

Après quelques instants de silence la jeune femme reprit :

— Monsieur le commandant, je sais très bien que je vous dois de la reconnaissance pour avoir sauvé ma petite fille, et, pour vous montrer ma gratitude, j'ai retiré la plainte que j'avais portée contre vous... Mais il semble que vous faites tout ce que vous pouvez pour me mettre en colère...

Du Paty se mit à la regarder avec un air étonné.

— Madame, je vous assure que je ne comprends pas pourquoi vous me faites des reproches répondit-il.

— Pourquoi mentez-vous ?

— Je comprends de moins en moins...

— Ce n'est pas vrai... Vous savez très bien pour quelle raison je suis venue... L'autre jour, quand je vous ai laissé seul dans mon salon, vous vous êtes emparé d'une photographie de moi. Je suppose que vous ne pourrez pas le nier ?

— Non... Je ne le nie pas, répondit le commandant après une courte hésitation.

— Et vous avez eu l'audace de mettre cette photographie sur votre bureau !

Du Paty allait répondre, mais Lucie continua de plus en plus surexcitée.

— Vous avez eu la grossièreté de montrer ce portrait

à vos amis en leur disant, ou en leur donnant à entendre, qu'il existait des rapports d'amitié intime entre vous et moi... Monsieur le commandant, je croyais que vous étiez un gentilhomme, mais je vois que vous n'êtes qu'un misérable, puisque vous ne craignez pas de compromettre une femme par pure méchanceté !

Lucie était toute tremblante et, presque suffoquée par l'émotion, elle dut s'arrêter de parler.

— Madame, dit le commandant, après avoir réfléchi quelques secondes. Je vous prie de bien vouloir me pardonner si j'ai fait quelque chose qui a pu vous être désagréable... C'est dans un moment d'égarement que j'ai pris cette photographie... A cet instant, je ne savais vraiment pas ce que je faisais... Comme vous vous éloignez de moi chaque fois que je cherche à me rapprocher de vous, je voulais au moins avoir ce portrait en guise de souvenir.....

Lucie regarda le misérable avec un air méprisant, sans répondre.

Soudain, du aPty se jeta à ses pieds et lui saisit les deux mains en s'exclamant :

— Pardonnez-moi, je vous en supplie !..... Je sais bien que je ne mérite pas votre pitié, mais si j'ai agi comme je l'ai fait c'était uniquement par amour...

— Je vous défends de me parler ainsi...

— Non... Il faut que vous m'écoutiez... Vous devez me permettre de me justifier... Depuis le premier instant où je vous ai vue, je me suis pris d'un amour passionné pour vous et c'est uniquement pour cela que...

— Au nom du ciel, taisez-vous commandant !... Je ne peux supporter d'entendre de telles paroles.

— Vous devez les entendre afin de comprendre quelles ont été les motifs qui m'ont poussé à chercher tous les moyens possibles de me rapprocher de vous.....

— Mais vos pensées mêmes constituent un véritable crime !

— L'amour ne raisonne pas, Madame ! Celui qui aime réellement se laisse emporter par l'ardeur de sa passion et rien ne peut l'arrêter...

La jeune femme regardait le misérable avec épouvante.

— Ne comprenez vous donc pas que j'ai un mari et que je dois lui rester fidèle ! s'exclama-t'elle d'une voix tremblante d'émotion.

Du Paty eut un rire amer et il reprit :

— Et vous, Madame, ne comprenez vous pas que vous êtes en train de poursuivre une folle chimère ?..... Votre mari est exilé pour toute sa vie et vous ne le reverrez sûrement jamais plus... Ce qui est un crime, c'est de sacrifier votre jeunesse et votre beauté comme vous le faites... Vous avez été créée pour l'amour, pour être adorée et non pas pour user vos forces dans un inutile combat pour essayer de faire remettre en liberté un homme qui ne pourra jamais revenir auprès de vous... Ne sacrifiez donc pas ainsi les plus belles années de votre vie et pensez plutôt à celui qui ferait n'importe quoi pour vous..... Oui, tout ! Pour vous Lucie, je donnerai même ma vie sans hésiter... Je vous aime, Lucie... Je vous adore !... Je suis convaincu de ce que votre mari n'a jamais pu vous aimer autant que moi !

Il avait dit tout cela avec une telle véhémence que la jeune femme n'avait pas réussi à l'interrompre. Elle était devenue toute pâle et le regardait avec un air éperdu. Elle aurait voulu crier, fuir, mais elle ne se sentait même pas capable de dire un mot..... Ses yeux seuls exprimaient l'horreur que lui inspiraient les paroles qu'elle était obligée d'entendre malgré elle.

Mais du Paty, donnant libre cours à l'expression de sa coupable passion, ne s'en apercevait même pas... Il y avait si longtemps qu'il avait tout cela sur le cœur que maintenant qu'il avait commencé l'aveu de son amour, il ne pouvait plus s'arrêter

— Vous me jugez sévèrement, continua-t'il avec une ardeur croissante. Vous pensez que je ne suis pas un gentilhomme et que j'ai commis une action indigne en prenant ce portrait, en le volant, si vous aimez mieux. Mais dites-moi si vous n'auriez pas fait la même chose si vous aviez été poussée par l'impulsion d'un amour semblable à celui que vous avez pour votre mari ? Oui !... Si vraiment vous aimez votre époux autant que vous le dites, vous devez me comprendre et surtout ne pas me condamner.....

Lucie avait fermé les yeux.

— C'est vrai ! se disait-elle. Il a raison... L'amour est aveugle !

Comment aurait elle pu refuser de pardonner à cet homme ?..... Et comment aurait-elle pu l'empêcher de l'aimer ?

— Monsieur le commandant, dit-elle d'une voix faible comme un souffle, — je puis vous pardonner ce que vous avez fait, mais vous ne devez entretenir aucun espoir, car jamais vos souhaits ne seront réalisés... Quoi qu'il puisse arriver, je demeurerai fidèle à mon mari et, même si Dieu me l'enlevait, je ne donnerais jamais un autre père à mes enfants.....

— Non, je vous en supplie !... Ne dites pas cela !..... Laissez-moi au moins l'illusion d'un espoir !... Un jour viendra où vous ne pourrez plus supporter de vous sentir seule dans la vie et où vous chercherez un cœur auquel vous pourrez vous confier.....

Lucie fit de la tête un signe de négation.

— Non, commandant, non... Ne croyez pas cela, même pour un seul instant.

— Accordez-moi au moins votre amitié et la permission de venir vous rendre visite de temps à autre.....

— Non, non..... Cela aussi serait une grave erreur, parce que cela ne servirait qu'à augmenter votre folle

passion... Renoncez à tout cela, je vous en prie.....

— Je ne le pourrais pas.. C'est impossible !

— Dans ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, mais j'exige que vous me rendiez immédiatement mon portrait.

Du Paty se mit à la regarder avec un air suppliant.

— Ayez pitié de moi ! implora-t-il. Laissez-moi au moins cette photographie !

— Non !... Je ne veux absolument pas qu'il existe entre nous, quoi que ce soit qui puisse être interprété comme un symbole d'amitié.....

Lucie avait prononcé ces mots avec une telle fermeté que le misérable comprit qu'il aurait été inutile d'insister. Il se leva, passa dans son cabinet de travail et s'en fut chercher le portrait qu'il remit à la jeune femme.

Lucie mit la photographie dans son sac, puis elle se leva et tendit la main à du Paty.

— Cette fois encore, je vous pardonne, lui dit-elle. Mais je vous prie de ne plus jamais vous mettre en travers de mon chemin à l'avenir, parce que si vous le faisiez, je n'hésiterais certainement plus à m'adresser à vos supérieurs pour me plaindre de vous.....

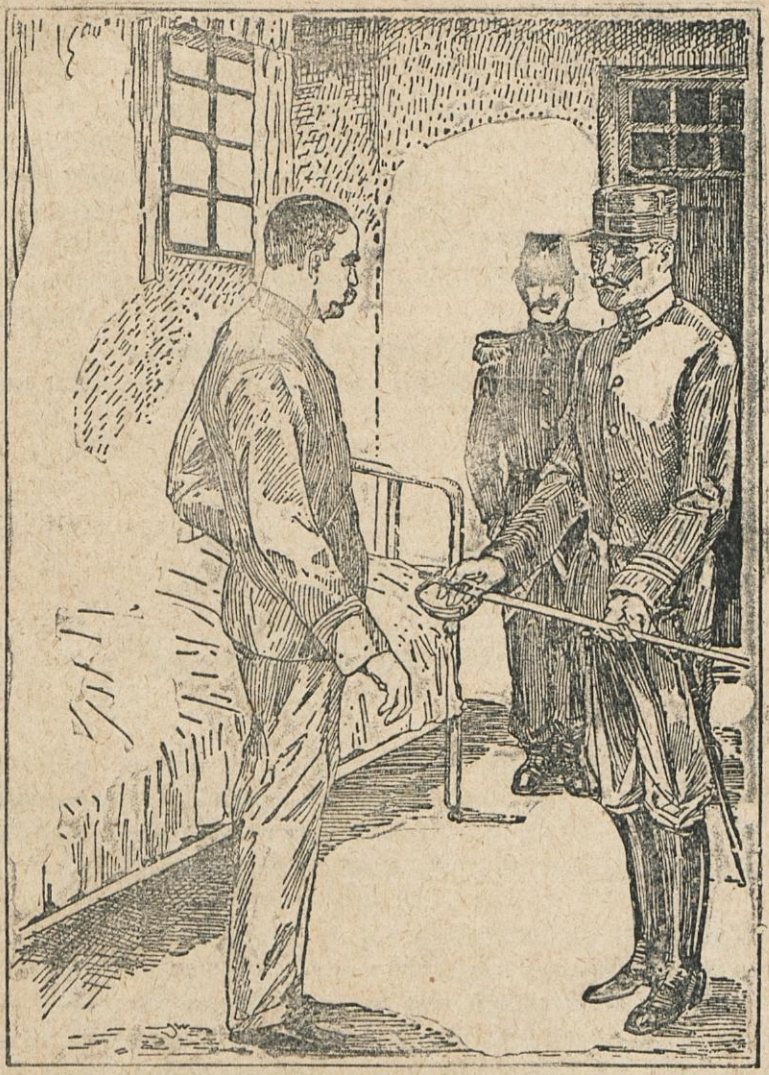
Du Paty prit la main de Lucie et la porta à ses lèvres.

Comme il aurait voulu profiter de cette occasion pour prendre dans ses bras et couvrir de baisers cette jolie créature qu'il désirait si ardemment depuis de longs mois et qui maintenant se trouvait seule avec lui dans sa propre maison !

En somme, elle était à sa merci, à ce moment, et elle n'aurait pu se défendre. Le domestique était sorti et personne n'aurait pu l'entendre si elle avait appelé à l'aide.

L'expression de son regard révélait clairement les pensées qui lui étaient venues à l'esprit. Lucie s'en aperçut et recula, effrayée.

Devinant qu'elle avait compris, le commandant laissa échapper un profond soupir et, se dirigeant vers la



Puis, l'officier prit l'épée des mains de son subordonné et la tendit au traître. (Page 1532).

porte, il l'ouvrit puis s'effaça pour laisser passer la jeune femme.

Il la reconduisit jusqu'à l'escalier et s'inclina profondément, sans dire un mot. Lucie le salua d'une légère inclination de la tête et se mit à descendre rapidement l'escalier, craignant que du Paty ne se ravise de la suivre.

Mais il était resté immobile devant la porte de son appartement. Il paraissait perdu dans un rêve et il murmurait :

— Je t'aime !... Je t'aime et rien au monde ne pourra empêcher que tu sois à moi tôt ou tard !

Chapitre CCXXVI.

UNE SITUATION PERILLEUSE.

La gaiété et la gentillesse de la belle Mexicaine avaient rapidement dissipé le bref accès de mélancolie auquel Esterhazy avait été en proie ce jour-là.

Quand vint le soir, tous deux se rendirent ensemble au music-hall où Inez dansait.

Le traître assista à la représentation et il applaudit frénétiquement quand la « Belle Mexicaine » apparut sur la scène. Il manifestait un tel enthousiasme que les autres spectateurs en furent gagnés comme par contagion et se mirent à applaudir aussi fort que lui, faisant à la jolie danseuse une ovation inoubliable.

Après qu'elle eut terminé son numéro, Esterhazy vint la rejoindre dans les coulisses et dès qu'elle fut prête, ils sortirent ensemble pour se rendre dans un cabaret où

ils comptaient pouvoir se divertir tout à leur aise. Après y être restés quelques temps, ils s'en furent dans un autre endroit du même genre et passèrent ainsi fort allègrement une partie de la nuit.

Le lendemain, Esterhazy se réveilla de fort bonne humeur. La présence d'Inez lui faisait voir la vie en rose et il avait déjà oublié toutes ses préoccupations de la veille.

Tous deux étaient en train de prendre leur premier déjeuner quand un commissionnaire se présenta, disant qu'il avait de l'argent à remettre au colonel.

— Je vous apporte deux mille francs, Monsieur le comte, lui dit-il.

Le traître était assez étonné, mais il était fort content de cette aubaine inattendue.

— De qui cela peut-il bien venir ? se demandait-il.

Le commissionnaire lui remit une enveloppe ouverte dans laquelle il trouva un chèque de deux mille francs ainsi qu'une carte de visite du baron de Rothschild où ces mots avaient été écrits à la main en dessous du nom :

« A titre d'aumône ».

Le traître devint rouge comme une pivoine.

Malédiction !... Ceci était une offense... Une insupportable offense !

Le misérable regardait tout à tour le chèque, la carte de visite et le commissionnaire.

Ne serait-ce pas une folie que de se montrer offensé et de manifester des scrupules ?

Il avait besoin d'argent et il n'avait qu'à dire merci pour l'avoir reçu.

Sans plus hésiter, il signa le reçu et donna un généreux pourboire au commissionnaire.

— Qui est-ce qui t'envoie cet argent ? demanda Inez.

— Un de mes collègues à qui je l'avais prêté, répondit le traître avec indifférence.

— Mes compliments.....

— Ne te moque pas de moi et ne gâte pas ma bonne humeur.....

— Ne te mets pas en colère Ferdinand... Allons-nous promener un peu..... il fait un temps magnifique.

— Très bien... Où veux-tu que nous allions ?

Inez hésita un instant, puis elle répondit :

— Je ne connais pas encore la Malmaison et je voudrais bien la visiter avec toi...

Ils s'habillèrent et sortirent.

Se sentant riche, Esterhazy loua une voiture à deux chevaux pour faire l'excursion.

Arrivés à la Malmaison, ils visitèrent le château, se promènerent dans le parc, puis se dirigèrent vers le Pavillon Joséphine.

Esterhazy donnait le bras à Inez. Tout-à-coup, il se détacha d'elle et fit rapidement quelques pas en avant.

Il venait d'apercevoir son collègue Alboni, de l'Etat-Major, et il ne voulait pas se faire voir en compagnie de la danseuse.

Quand il passa près d'Alboni, il le salua, mais l'officier ne répondit pas à son salut et fit semblant, de ne pas le reconnaître.

Le visage du traître s'empourpra de colère. Il aurait voulu demander des explications à son collègue. Il resta un instant indéci, mais il se dit finalement qu'il valait mieux attendre une autre occasion pour ne pas attirer l'attention de la foule élégante qui les entourait.

Il se mordit les lèvres et suivit Inez qui avait choisi une table libre et s'y était assise.

Il s'assit à son tour et remarqua qu'Alboni le regardait attentivement. Il était assez ennuyé d'être vu en compagnie d'une danseuse de café-concert et il se disait que ses collègues allaient se faire une bien mauvaise opinion de lui.

Inez ne s'apercevait de rien. Elle était seulement préoccupée de voir que son compagnon n'était plus d'aussi bonne humeur.

— Pourquoi n'appelles-tu pas le garçon ? lui demanda-t-elle.

— Excuse-moi... Je suis terriblement distrait

Inez lui prit une main et murmura :

— Qu'est-ce que tu as ?... Tu es fâché ?

— Laisse-moi tranquille, répondit Esterhazy en retirant sa main.

— Tu as honte de te faire voir avec moi, sans doute ? Ne sois pas ridicule !... On dira peut-être du mal de toi, mais ce sera par envie... Ce n'est pas tout le monde qui peut se montrer avec moi !

Esterhazy se mit à rire.

— Tu as raison, dit-il. Il est inutile que je me fasse du mauvais sang.....

Mais ce jour-là, le destin semblait vouloir le persécuter.

Le garçon avait apporté le thé et les gâteaux, mais à peine s'était-il éloigné qu'un monsieur grand et maigre s'approcha.

— Voulez-vous me permettre de prendre place à votre table ? demanda-t-il à Esterhazy.

— Ce n'est pas nécessaire parce qu'il y a d'autres tables libres.

— Sans doute, mais je désire m'asseoir à votre table colonel... Je pense que vous devez bien me reconnaître.

Esterhazy tressaillit.

— Je regrette, mais je ne vous reconnais pas...

L'étranger se mit à rire.

— Je m'appelle Carlo Beppino, Monsieur le colonel. Je ne peux vraiment pas croire que vous m'avez oublié parce que nous avons fait tant de bonnes affaires ensemble et je vous cherchais justement parce que j'ai en tête une merveilleuse combinaison.

Ce disant, l'étranger regardait fixement Esterhazy qui, irrité, se leva brusquement, prit son chapeau et ses gants et dit à Inez :

— Viens... Allons-nous en.....

La danseuse regardait les deux hommes avec stupéfaction.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle à voix basse.

Furieux, Esterhazy répondit :

— Viens, viens, je te dis... Je ne veux pas rester ici un instant de plus et je ne désire pas parler à ce monsieur.

Puis il tourna le dos à la jeune femme qui le suivit de plus en plus étonnée.

Quand ils se furent un peu éloignés, la danseuse prit son compagnon par le bras et lui demanda :

— Qu'est-ce qui est arrivé ?... Explique-moi... Qui était cet individu qui te parlait d'une si étrange façon ?

— Ne me demande rien, je t'en prie.....

— Merci !..... C'est un bel après-midi que tu me fais passer.....

Esterhazy haussa les épaules.

— Est-ce ma faute ? fit-il.

Le misérable était devenu pensif.

Comment aurait-il pu se débarrasser de ce personnage qui lui parlait en public avec une telle insolence ? Ces gens l'agaçaient prodigieusement !... Dubois l'avait presqu'entraîné à la ruine et maintenant surgissait ce Beppina qui avait sans doute l'intention de faire de même !

Il remonta en voiture avec Inez et la reconduisit chez elle. La jeune femme était très mécontente d'avoir passé une aussi mauvaise journée et ils se quittèrent assez froidement.

Esterhazy avait l'impression d'être sur un brasier ardent et se sentait sur le point d'être entraîné dans les flammes.

Il pensait au conseil que lui avait donné plusieurs fois le colonel Henry et il se disait maintenant que ce dernier avait raison et qu'il ferait bien de prendre la fuite avant qu'il soit trop tard.

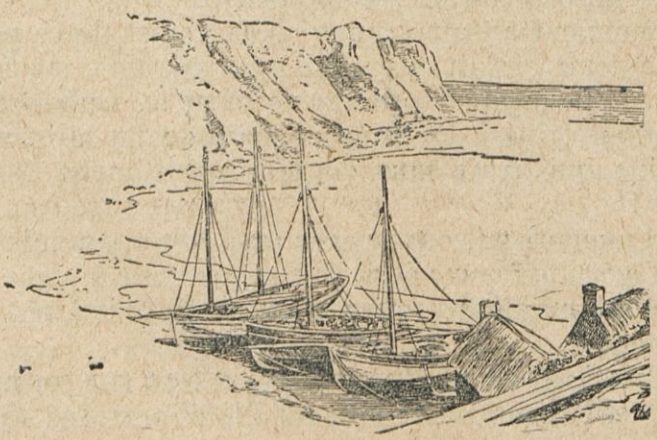
Il pouvait demander une permission sous le prétexte de devoir accompagner sa femme en Suisse, pour la faire soigner dans un sanatorium.

Sa décision était prise et le matin suivant, il se rendit chez le général Gonse pour demander un congé.

Mais le général lui répondit :

— Je regrette colonel, mais je ne puis satisfaire à votre demande et je dois vous avertir de ce que, si vous tentiez de quitter Paris avant que votre procès ait eu lieu, il ne me resterait pas d'autre alternative que de vous faire arrêter de nouveau.....

Donc, ce qu'on lui avait accordé n'était qu'une liberté apparente et, en réalité, il devait encore se considérer comme prisonnier !



CHAPITRE CCXXVII

D'ETRANGES NOCES.

— Louise !

— Robert !

Finalement le jour tant désiré est arrivé et tu vas enfin être à moi !

— Enfin !

— Mais ne te repentiras-tu pas d'avoir donné ton cœur à un homme qui a une faute grave sur la conscience ?

— Tais-toi, Robert... Ne parles pas ainsi en ce jour solennel..... Tu ne dois pas jeter une ombre sur notre bonheur.....

— Si tu savais combien je suis content de pouvoir m'unir à toi pour toujours ! C'est le plus beau rêve de ma vie !

A ce moment la femme de chambre apparut pour dire au colonel Henry que la voiture qui devait les conduire à l'église pour le mariage, était devant la porte.

Louise avait voulu que le mariage soit célébré dans l'église du Sacré-Cœur de Montmartre qui, à cette époque, était à peine achevée.

Le trajet était assez long, et les invités les avaient précédés.

Louise, qui regardait par la fenêtre de la voiture dit tout-à-coup :

— Regarde comme le ciel s'obscurcit... Nous allons avoir de l'orage !

Elle était toute tremblante et elle avait pâli.

— Pourquoi trembles-tu ? lui demanda le colonel.

— Excuse-moi... Mais le jour où j'ai épousé Ganné, un orage a éclaté et, comme tu le sais, cela m'a porté malheur.....

Comme on arrivait au pied de la Butte Montmartre, une pluie diluvienne se mit à tomber et quelques minutes plus tard un éclair zébra le ciel, suivi d'un grand fracas de tonnerre.

D'autres éclairs suivirent et l'orage atteignit bientôt une intensité peu commune.

Louise se serrait craintivement contre le colonel qui cherchait vainement à la rassurer.

Tout-à-coup, l'un des chevaux, glissant sur le pavé mouillé, chancela et tomba, ce qui faillit causer un accident car la voiture, entraînée par la déclivité de la rue qui faisait en outre, juste à cet endroit un brusque tournant, fit une embardée effrayante.

Louise avait poussé un grand cri de terreur et elle paraissait sur le point de s'évanouir.

Le cocher parvint à relever le cheval, mais la voiture ne pouvait continuer son chemin car, l'une des roues, qui avait violemment heurté le trottoir, était fortement endommagée.

Heureusement, on n'était plus bien loin de l'église.

Le colonel prit la jeune femme par le bras et la fit descendre de la voiture.

Tous deux se mirent à courir sous la pluie qui tombait à verse, tandis que l'orage continuait de se déchainer avec fureur.

Soudain Louise poussa encore un cri et porta vivement les mains à sa tête.

Trop tard !

Le vent lui avait arraché son voile de mariée et sa couronne de fleurs d'oranger qui furent entraînés au loin.

— Mon Dieu !... Quel mauvais présage ! s'exclama-t-elle en sanglotant. Oh ! Robert !... Que va être notre union !

Le colonel ne répondit pas et il entraîna la jeune femme vers l'église où ils pénétrèrent quelques secondes plus tard.

Henry était en proie à une très pénible émotion et Louise était semblable à une mourante.

Mais la nécessité les obligea à reprendre leur sang-froid, car la cérémonie du mariage allait commencer.

Dehors, l'orage continuait toujours avec la même violence, mais Louise n'avait plus peur et ce fut d'une voix assurée qu'elle prononça le « oui » sacramentel.

Chapitre CCXXVIII.

PAUVRE LENI.

Durant tout le restant du voyage, Leni dut rester prisonnière dans sa cabine. Ce n'était que vers le soir qu'on lui permettait d'aller prendre l'air sur le pont pendant une heure, sous la surveillance d'un caporal dont les sarcasmes vulgaires lui faisaient monter le rouge au front. Elle s'était adressée au capitaine pour lui demander qu'on la laisse tranquille, mais le capitaine lui avait répondu en hausant les épaules :

— Tout ce qui vous arrive est de votre faute... C'est vous qui êtes venue vous mettre dans cette situation et ce n'est pas de ma faute si mes légionnaires n'ont pas des manières de grands seigneurs..... Il est assez naturel qu'une jeune fille qui s'habille en soldat s'entende dire des plaisanteries d'un goût douteux... Vous auriez dû penser à cela auparavant.....

Leni souffrait indiciblement et les longues heures qu'elle passait seule dans sa cabine la poussaient à un véritable désespoir. Elle aurait bien voulu pouvoir échanger quelques mots avec Max Erwig, mais l'on avait défendu à ce dernier, de la façon la plus absolue, de se rendre auprès d'elle. Le capitaine avait ordonné qu'elle devait rester dans un isolement complet.

Dans sa solitude, elle ne cessait de se tourmenter de remords qui, malheureusement, étaient vains.

Durant les premiers jours, elle n'avait fait que pleurer et, dans l'excès de son désespoir, elle avait plus d'une fois pensé à se jeter à la mer. Elle aurait probablement mis ce funeste projet à exécution si l'on n'avait pris la précaution de l'enfermer à clef dans sa cabine.

Elle attendait avec impatience la fin du voyage, quoi qu'elle n'osât même pas penser à ce qui l'attendait, aux conséquences de ce qu'elle avait fait, ce qui pouvait lui valoir d'être sévèrement punie.

Ce qui lui faisait le plus de peine était de se dire que, à la fin de tout son martyre, elle allait devoir retourner à la maison paternelle.

Comment aurait-elle pu rester au loin, seule dans une ville étrangère et trouver du travail alors qu'elle n'avait même pas de papiers d'identité ?

Elle éprouva néanmoins une sensation de soulagement quand le caporal qui l'accompagnait dans sa promenade sur le pont lui annonça :

— Demain, nous arrivons à Tanger.....

. . . . . .

Dès que le navire eut jeté l'ancre dans la rade de Tanger, les nouvelles recrues furent transportés à terre, tandis que Leni dut passer une nuit de plus, dans sa cabine.

Ce ne fut que le matin suivant qu'un caporal vint la chercher pour la faire débarquer et la conduire à une caserne. Là, elle trouva le capitaine qui avait accompagné

les légionnaires sur le bateau ainsi que le commandant du bataillon.

Tous deux l'accueillirent en riant et avec des paroles peu encourageantes. Leni tenait ses yeux baissés et elle n'osait rien dire.

— Nous ne voulons pas vous punir comme vous le mériteriez, lui dit le commandant. Je suppose que la détention que vous avez subie sur le bateau aura suffi pour vous faire comprendre combien était insensée et périlleuse l'aventure où vous vous êtes jetée... Maintenant, on va vous donner des vêtements de femme et vous allez repartir pour Marseille ce soir même... Quand vous serez de retour à Paris, on décidera de ce que l'on fera de vous, si l'on doit vous envoyer en prison ou vous laisser en liberté...

Puis Leni fut conduite à l'infirmerie où elle devait attendre qu'on lui appporte des vêtements de femme. Le caporal qui l'avait accompagnée la fit entrer dans une chambre où il la laissa seule et, en se retirant, il referma la porte à clef.

Leni commença par regarder autour d'elle, puis elle se dirigea vers la fenêtre qui était ouverte.

La pièce où elle se trouvait était au rez-de-chaussée, donnant sur une cour au fond de laquelle une porte s'ouvrait sur la rue.

L'on ne voyait personne à l'exception de la sentinelle qui montait la garde au dehors.

Le cœur de Leni battait violemment.

Fuir ?

Cette pensée l'obsédait depuis un bon moment quand la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à un soldat qui apportait une grande boîte.

— Voilà des vêtements pour vous, dit-il à Leni. Habillez-vous tout de suite car on va vous conduire au bateau dans une heure.

La jeune fille prit la boîte sans répondre. Sa pensée était absente.

Fuir ?

Dès que le soldat fut sorti, elle se déshabilla en hâte et mit les vêtements qui venaient de lui être apportés.

Dès qu'elle fut prête, elle s'approcha de nouveau de la fenêtre. Il n'y avait personne dans la cour ; les légionnaires devaient être en train de prendre leurs repas. Le moment était donc propice.

Sans la moindre hésitation, Leni escalada la fenêtre et sauta sur le pavé de la cour.

Dans sa surexcitation, elle était sur le point de se mettre à courir vers la porte de la rue, mais elle se dit qu'une telle hâte aurait pu attirer l'attention, alors que l'essentiel était précisément de ne pas se faire remarquer.

Elle se mit alors à marcher en rasant le mur jusqu'à ce qu'elle soit arrivée près de la porte.

Puis elle s'arrêta.

La sentinelle se promenait devant le portail.

Il fallait profiter d'un moment où le soldat aurait le dos tourné pour sortir.

Le fonctionnaire était tellement près de Leni que si, par malheur, il s'était retourné, il l'aurait certainement remarquée et elle aurait été perdue.

La jeune fille joignit ses deux mains en un geste de prière et murmura avec ferveur :

— Mon Dieu, venez-moi en aide et favorisez ma fuite !

La sentinelle avait de nouveau tourné le dos.

Leni prit son élan et, sur la pointe des pieds, pour éviter de faire du bruit, elle se mit à courir vers la rue.

Le soldat ne s'était aperçu de rien. Il continuait de marcher lentement, se dirigeant du côté opposé, les épaules courbées comme s'il avait été accablé par la chaleur

du soleil qui était encore très ardent, quoi que l'après-midi fut déjà assez avancé.

Leni s'engagea dans une petite rue, puis dans une autre, puis dans une troisième encore, cherchant à brouiller ses traces de son mieux.

Malheureusement, elle ne connaissait pas la ville et les gens qui l'entouraient parlaient une langue qu'elle ne comprenait pas.

Qu'allait-elle faire ?

Elle ne se sentait pas capable de réfléchir. Il fallait qu'elle s'abandonne à son destin qui lui viendrait peut-être en aide.